

perception

Claude De Jonckheere, 83 mots pour penser l'intervention en travail social, 2010, ies éditions, p. 283-286.

La perception que nous avons de notre environnement et de nos semblables conditionne nos actions transformatrices du monde et de nos semblables. Cependant, que signifie percevoir et comment pouvons nous faire confiance à nos perceptions? Ne sont-elles pas la source de bien des illusions, de fausses idées, voire d'hallucinations?

Dans la tradition pragmatiste, la perception est à l'origine de toutes les formes de la connaissance. Percevoir ne revient pas à synthétiser des impressions sensorielles disjointes, ni à projeter le contenu de notre esprit sur le monde. Percevoir est une expérience* consistant avant tout à reconnaître une certaine palette de possibilités, notamment d'actions. Percevoir consiste à différencier dans le monde foisonnant des objets des événements qui, ainsi différenciés, sont dotés de significations, pour alors pouvoir se comporter en conformité avec ces significations. Les objets et événements perçus et signifiants s'imposent à nous et jouent des rôles plus ou moins déterminés dans nos pratiques et dans nos vies. Dès lors, la perception a des conséquences sur nos actes et nos modes d'existence.

La perception consciente n'est pas un acte isolé et fermé sur lui-même, elle est transactionnelle, contextuelle, spatio-temporelle, qualitative, narrative, etc. Ce sont les grandes catégories par lesquelles nous donnons «sens» à notre expérience particulière et l'inscrivons dans le «drame» plus large de l'expérience humaine «universelle». Pour Dewey (2005), aucune activité humaine n'atteste mieux de cette aptitude perceptive à relier le particulier et l'universel que l'art et, plus généralement, l'expérience esthétique.

Le pragmatisme ou l'empirisme radical de James (2005) ne considère pas que l'esprit et la conscience constituent des mondes clos fermés sur eux-mêmes. Nous percevons un livre sur la table et nous avons le sentiment de le voir immédiatement sans que s'interpose une image de livre formée par notre esprit. Dans la manière dont nous expérimentons le monde, la perception suit un flux qui va du monde à nous-mêmes, sans rupture, sans que le sujet et l'objet soient séparés «par le diamètre entier de l'être» (p. 51). Si nous considérons naïvement la réalité, sans chercher à savoir si elle est composée d'atomes ou de toute autre particule, au moment où nous l'éprouvons, elle ne se distingue pas de la sensation que nous en avons. La réalité et les sensations sont identiques l'une l'autre. Le sujet et l'objet se

perception

confondent. «Nos sensations ne sont pas de petits duplicats intérieurs des choses; elles sont les choses elles-mêmes en tant que les choses nous sont présentes» (p. 162). Nos constructions théoriques doivent se rattacher aux choses perçues sous peine de «flotter dans l'air et dans l'irréel» (p. 162).

Nos idées comme celles contenues dans nos rêves ou nos souvenirs qui ne se rattachent pas à une réalité sensible sont aussi perçues sans rupture. Si nous nous souvenons d'une maison dans laquelle nous avons passé des vacances, elle existe dans notre perception comme si elle était présente. Les personnages fictifs sont aussi perçus comme étant réels et il faut un effort d'abstraction pour reconnaître leur existence romanesque. Nos images internes ne sont pas opposées aux objets sensibles, elles sont les choses perçues. Il existe un dualisme «pratique» entre la chose et l'image, mais, au sein de l'expérience, ce qui est pensé et ce qui est actuel sont faits de la même étoffe qui est l'étoffe de l'expérience. Dès lors, il n'est pas nécessaire qu'une entité soit une chose «réelle» pour qu'elle participe à l'expérience. Les apparences sont actives. Ce que l'on éprouve est toujours perception et réalité perçue, même si, en adoptant une position intellectuelle, nous savons qu'il y a une différence entre un objet réel et une entité fictive.

Dans la perception, le dualisme de l'objet et du sujet n'existe pas. Certes, le monde peut bien exister en soi, mais nous n'en savons rien, car pour nous il est exclusivement un objet d'expérience. La condition pour qu'il existe est qu'il soit rapporté à des témoins, qu'il soit connu par un sujet. Les faits matériels qui ne sont pas éprouvés ne sont pas objets d'expérience. Pour qu'ils prennent la forme du système dans lequel nous nous sentons vivre en les éprouvant, il faut qu'ils apparaissent, et ce fait d'apparaître, surajouté à leur existence brute, s'appelle la «conscience»* que nous en avons.

Les expériences passées déterminent la manière dont nous percevons des événements actuels. Par exemple, si nous percevons une détonation, la perception antécédente du silence aura pour effet que nous ne percevons pas la détonation comme un point isolé dans le temps, mais comme une réalité non séparée de la réalité précédente et de la réalité à venir qui n'est pas encore. Ce n'est pas la perception d'une détonation, mais la perception d'une-détonation-qui-vient-de-rompre-le-silence. Chaque moment de notre expérience immédiate est un devenir, une durée, qui enveloppe à la fois en un tout indivisible le passé, le présent qui est en train de se changer en passé, et l'avenir que nous sentons déjà poindre dans le présent. Notre langage* avec ses mots séparés, et la logique avec ses idées arrêtées, est

impuissant à rendre cette réalité fluide. Notre perception d'une personne découle de toutes les expériences antécédentes que nous avons vécues, comme l'expérience de cette même personne à des instants précédents, l'expérience d'autres personnes, l'expérience du lieu où nous rencontrons cette personne avant qu'elle ne soit présente, etc. En nous observant bien, nous constatons que le premier état se continue dans le second sans aucune séparation proprement dite, et si nous voulions décrire adéquatement ce que nous éprouvons, il faudrait dire que notre nouvel état prolonge le précédent. Il faut faire intervenir l'épaisseur du temps.

Nous pouvons nous demander comment nos idées* et nos théories* interviennent dans la perception. Toutes nos idées, notions, catégories, propositions, affirmations et démonstrations, théories, hypothèses, opinions, croyances, doctrines, etc., bref, tout ce qui est pensé par opposition à nos perceptions sensibles a une valeur ou un sens. Cependant, ces idées de tous types ne doivent jamais constituer qu'un chemin de traverse, une coupure, un raccourci, un «court-circuit» selon l'expression de James. Elles partent de la grande route des faits, la route royale de l'expérience immédiate, et la rejoignent plus loin, sinon au but lui-même du moins dans sa direction. Nos pensées, qui forment le domaine conceptuel, n'ont de valeur, c'est-à-dire de vérité, que si elles nous acheminent vers de nouvelles expériences, de nouvelles perceptions et nous poussent à plonger plus avant dans le domaine perceptuel, dans cette plénitude vivante des choses qui constitue ce que nous appelons la réalité. Si ce n'est pas le cas, si nos idées ne partent pas de la perception pour y revenir et la transformer, elles font, selon l'expression de Whitehead (1998), «bifurquer la nature».

C'est par l'analyse que nous découvrons la dualité des facteurs que sont les données sensibles de la perception et, d'autre part, les éléments intellectuels qui nous servent à les relier. Ces éléments conceptuels ne connaissent pas l'expérience. Cependant, ils sont utiles, car ils nous aident à nous orienter après coup dans nos expériences; ils servent de transition vers d'autres expériences, mais l'expérience elle-même ne contient aucune dualité entre perception et activité intellectuelle.

Nous percevons un être humain, mais notre perception est orientée par des idées qui enveloppent cette perception. Nous le percevons effectivement avec nos idées de ce qu'est un homme, de ce qu'est un chômeur si cette personne est sans travail, de ce qu'est un père si elle a des enfants. Nous la percevons avec nos idées de la propreté si ses habits sont sales, avec nos idées

perception

de la beauté si son visage est disharmonieux et avec toutes nos autres idées de ce que signifie vivre dans notre monde. Nous ne pouvons pas percevoir le chômage ou l'autisme en tant que tels, mais nous percevons des individus dits chômeurs ou autistes et les idées du chômage et de l'autisme affectent cette perception. L'enjeu consiste à pouvoir examiner la possibilité d'une conception unifiée de la perception des faits physiques marqués par des idées «sociales», et à envisager, la société et ses pratiques discursives comme affectant notre perception de faits singuliers et d'individus particuliers.